

Un Chérif Kabile en 1804.

La mémoire commence à s'embrouiller dans le compte des chérifs qui se sont produits parmi les Arabes ou les Kabiles, depuis 1830. Ces apparitions de révoltés ne sont pas chose nouvelle, du reste, sur le sol algérien ; les Turcs en ont eu un assez grand nombre à combattre. Souvent, même, ils ne prenaient pas la peine de faire marcher des troupes contre eux : une somme d'argent, donnée à propos et entre bonnes mains, suffisait presque toujours pour abattre, dès le début, le drapeau de l'insurrection avec celui qui l'avait dressé.

Parmi ces levées de boucliers qui, à diverses époques, ont inquiété nos prédécesseurs, nous choisirons celle de Hadj Mohammed bel Harche, en 1219 de l'hégire (1804 de J.-Ch.), parce qu'elle a eu lieu précisément dans une partie de la petite Kabylie, que l'expédition qui commence à se mettre en mouvement, va sans doute parcourir. Le souvenir de cette révolte, qui a coûté la vie à un bey de Constantine et à une grande partie de son armée, est encore vivant, après un demi siècle, dans les traditions locales ; nous en avons d'ailleurs deux relations écrites, dont une par un contemporain. Cette dernière se trouve dans un manuscrit arabe (n° 982) de la bibliothèque d'Alger.

Entre l'embouchure de l'Oued el-Kebir (Remel inférieur) et Collo, la côte d'Afrique fait au nord une saillie considérable, la plus septentrionale de toute l'Algérie. Cette partie extrême forme *sept caps*, d'où lui vient son nom indigène de *Seba' rous*. Les navigateurs européens l'appellent cap Bougarone, Bougaroni, etc. Ce nom, qui n'a presque pas besoin d'être traduit et qui d'ailleurs ne saurait l'être honnêtement, est ainsi expliqué par Shaw (t. 1, p. 116).

« Les Oulad Attia et les Beni Ferguen, deux nombreuses tribus des *Seba Rous*, boivent de ses eaux (de l'Oued *Zhour*). Ils ne demeurent pas, comme les autres kabiles, dans de petites chaumières, mais dans des creux de montagnes, qu'ils ont trouvés tout faits ou qu'ils ont creusés eux-mêmes. Lorsqu'ils aperçoivent quelque navire en danger, ces malheureux sortent de leurs trous et vomissent mille imprécations contre les

» navigateurs en perdition, priant Dieu de les faire périr. C'est
» peut-être pour cette raison que les géographes italiens ont
» donné à ces caps le nom de Boujarone. »

C'est dans ce pays presque sauvage qu'éclata, au commencement de 1804, la révolte que nous allons raconter.

Un jour qu'une solennité religieuse avait rassemblé un grand nombre de kabiles dans la vallée du Zhour, un certain Mohammed bel Harche, présidait à la prière commune, vers l'heure de midi. On était alors au printemps, époque où tout fermente, plantes et animaux. L'effervescence habituelle du caractère africain était donc encore augmentée par la saison.

Bel-Harche, depuis longtemps, nourrissait les pauvres, défendait leurs intérêts, mais dans un but très-mondain, ainsi qu'on le verra bientôt. Ce jour-là, donc, il dirigeait la prière, lorsque, dans un de ces silences solennels qui séparent les diverses parties de l'oraison musulmane, une voix sortie de dessous terre prononça lentement ces paroles :

« Le moment est venu ! Dieu va vous livrer les oppresseurs
» du pays. Mohammed bel-Harche sera votre libérateur ; il est
» le maître de l'époque (*Sahab el ouokt*). Levez-vous tous, car
» le Seigneur vous livrera Bône, Constantine et même Alger. »

Cette allocution, en apparence surnaturelle, jetée au milieu d'une population toujours disposée à la révolte, et qui y avait d'ailleurs été adroitement préparée par celui qui espérait en recueillir les fruits, produisit un effet immense et instantané. Chacun des assistants tomba le visage contre terre et ne se releva que pour crier : Dieu le veut ! la victoire est assurée !

Tel fut le début de l'insurrection de 1804. Des Français, avant de se laisser aller à la fougue de l'enthousiasme, auraient peut-être eu l'idée de creuser la terre à l'endroit d'où la voix merveilleuse était sortie. Une pareille vérification ne vint pas à la pensée des crédules Kabiles ; et c'est dommage, car ils auraient trouvé, quelques pouces au-dessous du sol, un compère de Bel-Harche, caché dans un tombeau, et faisant entendre sa voix de simple mortel par deux ouvertures adroitement dissimulées sous des touffes d'herbes. Cela leur aurait évité tous les malheurs qui fondirent sur eux après quelques succès éphémères.

D'après les renseignements recueillis à Alger par nos agents consulaires, El-Hadj Mohammed bel-Harche était du Maroc, cette pépinière de fanatiques, et aussi de fourbes ambitieux,

qui opèrent avec le levier de la religion. Jeune, plein de courage, doué d'une imagination ardente, il était d'ailleurs poussé à la révolte par les Anglais; aussi disait-il à ses adhérents: « Les Anglais ont délivré la terre de ceux qui l'avaient envahie; et Dieu m'a ordonné de les bien traiter ! »

Son premier exploit fut d'armer un bateau à Djidjel (Gigeli), et, à la tête d'une soixantaine de bandits, il attaque de pauvres corailleurs français, à qui il tue quelques hommes, et dont il emmène cinquante-quatre esclaves dans les montagnes.

On devine facilement d'où venait le bruit qui courut à cette époque, que la révolte de Bel-Harche était soudoyée par la France, et que même un frère de l'Empereur Napoléon était à la tête des rebelles. Cette absurdité trouva d'autant plus de créance parmi les crédules Algériens, qu'ils avaient vu peu de temps auparavant, dans leur rade, le prince Jérôme Napoléon à la tête d'une division de nos vaisseaux, qui venait réclamer les Français, Italiens et Liguriens captifs.

La mission de Bel-Harche étant révélée et acceptée, il ne restait plus qu'à entrer en campagne. Le rebelle, sachant bien qu'avec des Kabiles il ne fallait pas négliger la question temporelle, harangua ses partisans en ces termes: « Marchons sur Constantine! Quand nous y serons entrés, nous la pillerons; les biens des habitants seront à nous et leurs maisons nôtres. » Cette perspective, pour le moins aussi agréable à son monde que celle du Paradis, enflamma tous les courages, et l'on se mit en route.

Le bey Osman, qui administrait alors la province de l'est, informa Moustafa, pacha d'Alger, de ce qui se passait dans son Gouvernement. On envoya d'ici quatre navires à Mers ez-Zitoun, crique un peu à l'est de l'embouchure du Zhour, avec mission de s'emparer du Chérif. On avait même eu la précaution d'y embarquer des chaînes pour attacher solidement le révolté. Mais on ne put ni le prendre ni décider ses partisans à le livrer; et les bâtiments retournèrent à Alger sans avoir rien fait.

Cette tentative ne servit qu'à donner plus d'intensité à la rébellion. Bel-Harche, qui avait réussi à s'emparer de Collo, annonça l'intention de prendre Bône. Sur la seule nouvelle, la garnison turque de cette dernière ville se sauva à Constantine.

Cependant le Chérif avait réuni de nombreux contingents de

kabiles : il marcha enfin sur Constantine, comme il l'avait d'abord annoncé. Il arriva devant la place vers le milieu de Rabi 2^e. Ses partisans criaient aux gens de la ville : « Voici le Chérif qui vient vous attaquer avec une nombreuse cavalerie et des fantassins sans nombre. Vous ne pouvez défendre la place ; rendez-la donc, et il ne vous sera fait aucun mal. Autrement, nous vous tuerons tous après être entrés de vive force. »

La réponse ne se fit pas attendre : « Méchants et traîtres kabiles, crièrent les Constantiniens, à leur tour, nous ne vous rendrons pas notre ville ; nous vous tuerons tous jusqu'au dernier, ou nous mourrons tous nous-mêmes ! »

Après cet échange d'allocutions homériques, l'action succédant aux paroles, l'attaque commença.

Constantine avait alors un faubourg, sous Koudiat Ati, faubourg que nous avons vu encore en 1836, et qui n'a été démoli qu'entre les deux sièges faits par les Français. Bel Harche réussit à s'emparer d'une partie de ce faubourg, mais le canon de la place l'en délogea bientôt. Après un combat long et acharné, les Kabiles se mirent en retraite, ayant perdu beaucoup de monde et en ayant tué beaucoup aussi aux assiégés.

La défense de la ville avait été dirigée par Sid ech-Chikh ben el-Feggoun, le bey Osman étant alors à Sétif avec le camp d'été. Sitôt que ce dernier fut informé de l'événement, il revint à Constantine, et se prépara à aller attaquer les révoltés dans leurs montagnes.

Bel-Harche s'était retiré avec les siens dans la presqu'île des Seba'Rous, sur la montagne des Beni Ferguen, où il s'était fortifié. Osman Bey avait informé Moustafa pacha du siège entrepris et abandonné par les Kabiles, et demandait des ordres et de l'argent. « Tu es dans ton gouvernement, répondit le dey, » fais tout ce qui est nécessaire pour que l'obéissance n'y » reçoive aucune brèche et que ce Chérif et ses adhérents » soient pris, tués ou chassés. » Il envoya, du reste, des subsides et des renforts.

Osman Bey rassembla, en conséquence, les Turcs, les goums, les contingents des kabiles soumis, et marcha contre le Chérif. Il arriva à la montagne des Beni Ferguen dans les premiers jours de Redjeb. Les hostilités commencèrent alors.

Le bey, après avoir réfléchi sur la situation, laissa le camp dressé et le bagage dans l'endroit du bivac ; puis il fit l'appel

de son monde par armes, infanterie, cavalerie, artillerie, etc., et marcha à l'ennemi. A mesure qu'il avançait dans ces montagnes presque inaccessibles, par des chemins des plus difficiles, la population se soulevait sur son passage ; et il se vit bientôt entouré de toutes parts d'un cercle de combattants acharnés. Ceux qui suivaient son arrière-garde imaginèrent de couper l'unique sentier que les Turcs pussent suivre pour retourner à leur camp, et ils exécutèrent si bien cette besogne que le passage devint impraticable.

L'armée du bey, fusillée et lapidée sur toutes ses faces, par des ennemis placés pour la plupart hors de son atteinte, ne conserva pas l'ordre et la discipline qui, seuls, pouvaient la tirer de ce mauvais pas. Il fallut donc songer à la retraite, mais, arrivés à l'énorme coupure que les Kabiles avaient faite, il n'y eut pas moyen de la franchir, surtout entourés, harcelés, comme ils l'étaient. La déroute fut complète et terrible.

Selon un autre récit, le bey avait divisé son armée en deux corps et était resté au camp avec l'un, tandis que l'autre allait attaquer le Chérif. Ce dernier corps, après avoir combattu pendant trois jours contre les Kabiles, s'était trouvé serré de très près. Osman, informé de sa situation, avait marché à son secours avec le reste de son monde. Mais l'ennemi l'avait entouré *comme une meule de moulin*, dit le narrateur, et il avait été vaincu.

Tous s'accordent, du reste, sur le dénouement de cette fatale affaire : Osman bey fut tué, ainsi que son premier et son troisième secrétaires. Avec eux périrent plus de 500 Turcs, sans compter les cavaliers, etc.

Le jeudi, 12 Redjeb, la nouvelle du désastre arriva à Alger, où elle causa une consternation générale. Moustafa pacha eut un instant la pensée d'aller combattre le Chérif en personne ; mais on réussit à l'en détourner, et il envoya el-Hadj Ali aga, et un corps de troupes pour accompagner le nouveau bey de Constantine, 'Abd Allah Khodja.

Le nouveau gouverneur trouva la capitale de son beylik en proie à une affreuse famine : le saa de blé s'y vendait plus de 60 francs. Après avoir pourvu à la subsistance de ses administrés, il eut une rencontre auprès de Mila avec Mohammed bel-Harche, à qui il tua 75 de ses partisans, plus *trois chrétiens*. Le chroniqueur indigène se tait sur les circonstances qui ont

amené ces derniers dans l'armée des rebelles. C'étaient sans doute des esclaves fugitifs.

Le nom du Chérif ne reparait plus dans les annales turques jusqu'à l'année 1222, le jour de l'avènement d'Ali pacha ben Mohammed. A cette date, le chroniqueur se contente de dire : *Mohammed bel-Harche est tué ; le Derkaoui est battu*. Tacite serait plus éloquent, mais il ne pourrait être plus concis.

L'individu qu'on désigne par le simple nom de *Derkaoui* agita la province de l'ouest pendant deux ans et inspira une assez grande frayeur au bey Moustafa, pour que celui-ci se renfermât dans Oran dont il fit même murer les portes par excès de précaution.

Presqu'en même temps, les Arabes battaient le khalifa de Djendel. On voit que les indigènes ne se révoltent pas seulement contre les chrétiens ; les Turcs en ont fait bien souvent l'expérience. Cependant, leur conduite à l'endroit des chérifs quelconques n'était pas de nature à encourager ceux qui étaient tentés de jouer ce rôle. Ils ne les pensionnaient pas, ne les accablaient point de vers, de dédicaces, de louanges, ne les étouffaient pas sous les caresses de la popularité. Ils leur coupaient la tête ; et l'histoire locale ne daignait même pas toujours enregistrer leurs noms.

Entre la mansuétude un peu naïve de la civilisation et la brutalité impitoyable de la barbarie, il existe sans doute un milieu raisonnable qu'il serait bon d'adopter, et qui ferait tomber cette opinion fâcheuse des Indigènes : qu'il y a plus de profit avec les Chrétiens pour leurs ennemis que pour leurs amis.

ADRIEN BERBRUGGER.

